FACE CACHÉE

LE JOURNAL DES RÉSIDENTS
DES GRANDS VOISINS

TÉMOIGNAGES ANONYMES
28 JUILLET 2017

Élan Interculturel
82 Avenue Denfert-Rochereau, 75014 Paris
contact@elaninterculturel.com
www.elaninterculturel.com

Artivism
www.artivism.online
france@artivism.online
facebook : artivism

ÉDITO — L'artivisme aux Grands Voisins

Il se peut que les humains soient les seuls êtres conscients dans l'univers. C'est une idée un peu troublante, parce que pour l'instant nous sommes des agents d'entropie. L'entropie du gâchis - de matériaux, de ressources, d'énergies, l'entropie des guerres, des querelles non nécessaires, des discriminations. Nous sommes si loin de la perfection. C'est pour cette raison que toute initiative qui va contre cette entropie est précieuse. L'initiative des Grands Voisins en est une.

En septembre 2016, quand nous lancions le projet Artivisme, Élan Interculturel était sur le site des Grands Voisins depuis presque un an. Malgré cela, nous avions peu de contacts avec les personnes qui y habitaient. Nos propres routines nous amenaient rarement hors des espaces habituels. Sans hésitation, nous voulions dédier le projet Artivisme à mieux comprendre ces dynamiques. Comment ces frontières symboliques se reconstruisent même dans un endroit imprégné de bienveillance et d'idéalisme ? Selon les recherches rassembler des groupes de statuts différents ne va pas automatiquement amener les personnes à mieux se connaître et dépasser leurs propres préconceptions. Plutôt, il y a un risque que ces préjugés se renforcent. Nous nous sommes lancés donc à explorer ces questions avec un des meilleurs outils qui existe pour combattre l'entropie : l'art et dans la meilleure des méthodes, le dialogue.

Artivisme

Vu par un Résident-Artiste

L'influence du milieu, certes, est un constat et la possibilité d'interpréter cette codification naturelle du milieu, l'environnement est un outil précieux. Cette capacité à assimiler, comprendre pour agir est propre à l'artiviste. C'est ainsi que ma présence au niveau d'un quelconque milieu, qu'il soit « ouvert » ou « fermé » en termes de pourcentage des difficultés ou d'opportunités constitue un « challenge ». C'est un cadre nouveau, avec des nouveaux signes, un nouveau message à décoder afin d'en connaître les avantages et/ou les inconvénients. Toute personne est un univers… qu'il faut prendre le soin d'analyser. Tout milieu constitue un réservoir d'idées inépuisable et utile… et l'ambition ou la volonté constituent un piédestal qui sous-tend les perspectives ! La possibilité de maintenir la progression constitue partout l'ouverture.

L'art est une clef universelle, laquelle garantit à l'Artiste d'être comme le Sage du Village. Il (l'Artiste) accepte tout et en retire avantage. C'est ainsi qu'il peut assimiler tout environnement et avoir cette vision philanthropique d'un monde parfait. La culture de l'universalité est une priorité, un vécu pour tout Artiste.

À travers nos ateliers nous (résidents et membres de l'association) avons recueilli des problématiques concrètes pour cerner cette réalité intrigante. En invitant des artistes nous avons fait des immersions dans certaines formes d'art. Enfin, dans cette dernière étape nous sommes encore plus ambitieux : nous connectons questions et formes et essayons de les partager avec tous ceux qui s'intéressent à ce genre de réflexion. Si l'aventure des Grands Voisins prend fin bientôt pour la plupart de nous, ce que nous emportons avec nous ailleurs c'est ce que nous avons appris.

Je tiens à remercier les résidents qui ont généreusement donné leur temps, énergie et attention à cette collaboration. Grand merci à Douglas Martinez pour avoir accueilli ces ateliers dans la Maison des Médecins à Anna, Mena et Éloïse et tous nos merveilleux intervenants et collaborateurs !

Vera Varhegyi, directrice de l'association Élan Interculturel

Qui sommes-nous dans les ateliers artivistes ?

Pour créer un atelier, comme ingrédients principaux, sont nécessaires : des participants, au moins un animateur/formateur et un sujet qui fait sens pour tous. À première vue, tout ceci semble simple et clair. Mais dans la réalité tout ceci est en négociation permanente : qui sommes-nous dans ces ateliers ? Qui sommes-nous par rapport aux autres ? Et quel est le sens de ce que nous faisons ensemble ? C'est ce que nous avons exploré dans cet entretien à quatre, qui invitait deux participants (un qui habite sur le site, une qui est volontaire civique à Élan Interculturel), la formatrice principale et la co-formatrice à répondre à quelques questions.

Qui es-tu dans les ateliers artivistes ?

Ousmane : Je m'appelle Ousmane Kane, étudiant en master monnaie, banque et finance. Au début, j'étais juste un participant, peut-être même fictif, mais au fil du temps je suis devenu un membre. C'est-à-dire qu'au début, j'étais juste présent. Mais peu à peu j'ai eu de plus en plus de réflexions sur ce que nous faisions, j'y donnais plus d'importance et j'essayais d'apporter ma contribution.

Éloïse : Je travaille à Élan Interculturel. J'ai participé à la préparation des ateliers artivistes et à leurs animations. Qui je suis dans les ateliers ? C'est difficile à définir. À la fois quelqu'un qui est là pour transmettre des outils aux participants, les accompagner/collaborer dans le processus. Comme j'ai fait les Beaux-Arts, j'ai aussi le rôle d'apporter ce que j'ai appris durant mes études. Et je suis aussi une personne ! Donc il y a plusieurs choses qui rentrent en compte…

Anna : J'ai commencé les ateliers Artivisme à la Maison des Médecins lorsque nous en étions encore à la décoration du Trocshop. J'avais offert mon aide pour le carnaval, mais ne faisais pas encore réellement partie du projet à ce moment. Lorsqu'Éloïse a débuté les ateliers décoration, j'ai souhaité y participer assez rapidement. Je finissais à quinze heures, donc j'avais mes après-midis de libres pour lui tenir compagnie et l'aider, d'autant qu'il y avait assez peu de participants au tout début, et que l'ambition était de créer un mur entier en feuilles ! Puis, je suis venue de plus en plus à la Maison des Médecins, le groupe s'est agrandi… Et, comme j'y étais la plupart du temps et que le projet évoluait pour passer de la décoration brute à l'Artivisme, mon rôle s'est précisé et j'ai commencé à prendre de plus en plus part à la conception/logistique des ateliers et à leur animations (débats, théâtre, dessin, film, campagne…).

Lélia : Je ne suis pas organisatrice des ateliers, mais j'aime venir quand je peux. Je suis donc participante.

Comment je me prépare aux rencontres des ateliers artivistes?

Ousmane : Non, je ne me suis jamais préparé pour venir à un atelier. Je pars comme si j'allais à la fac, mais la seule différence est qu'à la fac je sais ce que je vais apprendre mais aux ateliers non. Je reçois juste un sms qui m'invite.

Anna : Je ne me suis pas réellement « préparée » à rencontrer les jeunes de la Maison Des Médecins. J'ai connu la Maison Des Médecins initialement en venant participer aux ateliers pour la décoration du Trocshop, au début de mon contrat. Et, en tant que participante, les rencontres sont venues d'elles-mêmes, naturellement, en discutant autour de découpage de papier ! Je ne travaillais pas encore pour Artivisme. Je n'avais pas vraiment eu d'écho sur les résidents des Grands Voisins, ni positifs, ni négatifs, alors je ne peux pas vraiment dire quels étaient mes préjugés, spécifiquement, sur « les jeunes de la Maisons des Médecins ». J'avais au début des craintes sur le fait de proposer des ateliers ludiques à des personnes qui avaient probablement d'autres chats à fouetter (attentes plus concrètes : administratives, etc.), ce qui est en soit un préjugé et renvoie à une vision biaisée. Cette vision existe beaucoup dans le domaine social, où nous sommes quelque part dans une optique professionnelle « réparatrice » : travailler auprès de personnes à soigner, accompagner, normaliser ?

Est-ce que tu avais des préjugés sur les autres ?

Ousmane : Avoir des préjugés c'est intrinsèque à la nature humaine. Toute personne a des préjugés. Parfois les préjugés se justifient, parfois on se rend compte à quel point ils ne sont pas vrais. Mais non, je n'ai jamais eu des préjugés envers les personnes ; je suis juste une personne réservée de nature. Mais concernant les ateliers peut-être oui : je les pensais moins utiles que les cours de l'université ou la bibliothèque.

Lélia : C'est compliqué de répondre à cette question parce qu'on a tous des préjugés lorsqu'on arrive dans un endroit qu'on ne connaît pas, avec des personnes qu'on ne connaît pas. De façon quotidienne. Mais je ne me souviens pas avoir eu de préjugés avant de travailler ici, parce que je ne savais pas du tout à quoi m'attendre. Je savais juste que j'allais rencontrer des personnes qui viennent ici pour diverses raisons, parfois dans des situations dures, et je ne savais pas comment allait se passer cette rencontre. Si, en fait, je pense que j'avais peur de passer pour la « petite Parisienne » qui ne connaît rien à la vie. Et pour être honnête, je me disais aussi que c'était un peu égoïste de ma part de vouloir me rendre utile, aider des gens. Mais en fait la force du contact entre les personnes et des rencontres c'est justement l'échange mutuel. Mais comme je le disais à Miles qui me posait la question hier, en fait je ne me suis pas dit « je vais travailler avec des immigrés ». Je me suis dit, je vais faire de nouvelles rencontres et participer à des projets dont les fondements me paraissent essentiels.

Quelle est ta motivation ?

Ousmane : Mes motivations c'est la curiosité, l'envie de découvrir à nouveaux ce que je ne savais pas.

Éloïse : Mes motivations étaient de rencontrer des personnes différentes, avec des histoires différentes, des vécus différents, et aussi de me déconstruire sur toutes les questions d'interculturalité.

Que dire pour toi des relations qui se créent ici ?

Ousmane : Les relations qui se créent ici sont d'ordre naturel et tout ce qui est naturel vient de Dieu, donc c'est bon et juste, mais fragile, alors il faut en faire bon usage.

Anna : On s'est parfois posé la question avec Éloïse de notre place à la Maison Des Médecins. Où mettre le curseur entre le côté travail et affect ? Et si cette question est apparue, c'est justement parce que le côté affect commençait à prendre une place bien plus importante que prévue. Il y a le cadre, le projet, et il y a les relations.
Mais notre place est forcément un peu ambiguë. On nous a beaucoup reproché par exemple de ne pas avoir expliqué le pourquoi de notre déplacement à Madrid, pour le projet : « Mais vous avez parlé de nous là-bas et vous nous avez rien dit ! ». C'est forcément un peu compliqué. Les deux aspects se sont joints, et je pense que c'est aussi parce que nous avons tissé des liens forts que les thématiques abordées ont été si riches. Au début, je ne pensais pas vraiment faire de rencontres aussi fortes. Humainement, je trouve assez dur de mettre des barrières, surtout quand on se voit 10h par semaine ! Mais ces barrières sont aussi nécessaires : on ne peut pas prétendre être là uniquement pour passer de bons moments, ce qui ne serait ni sain, ni honnête, et en même temps assez frustrant.

Au final, même si j'adore ce projet, je suis plutôt contente qu'il prenne fin. Je sais que j'irai toujours à la Maison Des Médecins, aussi souvent que possible, mais cette fois sans avoir ces questions de curseur, funambulaires (funambulesques, plutôt ?).

Est-ce que les relations dépassent le cadre des ateliers ?

Ousmane : C'est vrai, ça peut dépasser les cadres. Au début, les personnes étaient étrangères, les relations étaient simples. Mais au fur et à mesure qu'on continue à se voir un peu régulièrement, là, quelque chose se crée tout seul. À partir de cet instant, prendre conscience de l'autre devient nécessaire. On peut sentir ce que l'autre sent.

Éloïse : Oui, bien sûr ! Je pense que ça, tout le monde l'a vu ! Oui, bien sûr que ça dépasse le cadre des ateliers. Il y a des attachements qui se sont faits, je pense que c'est des relations qui m'enrichissent.

Quel est le sens des ateliers selon toi ?

Ousmane : D'abord, pour moi, c'est la découverte. Ensuite, je tire du plaisir d'être parmi vous, et ça veut beaucoup dire.

Lélia : Échanger et lier des personnes qui sont intéressées par la problématique de l'art. En tout cas, le projet Artivisme fait vraiment sens pour moi, parce que je pense que l'art permet de créer des liens d'une autre façon que le simple dialogue, et réunit.

Anna : Le sens des ateliers, dans le cadre du projet Artivisme est de traiter des problématiques sociales, économiques, environnementales à travers l'art. Les ateliers ont donc eu pour fonction de répondre à cela. Au début, nous ne pensions pas traiter la question des Grands Voisins. Elle est apparue d'elle-même, au fil des rencontres et des discussions. On s'est alors dit que nous avions un angle tout trouvé, pour parler de problématiques qui, au final, dépassent ce lieu, vont plus loin. Le but n'est pas de flageller toutes les personnes qui travaillent ici, mais de sensibiliser, de donner la parole, de montrer des réalités cachées, de confronter les points de vue.

Mais surtout, les ateliers font vraiment sens lorsqu'ils sont développés par tous. Parfois, j'ai pu entendre « mais ça sert à quoi ce que vous proposez, là, ça n'a pas de sens ». Quand on est uniquement dans l'imposition d'activités, sans préciser vraiment le pourquoi, comme on a pu le faire parfois, c'est vrai que ça manque un peu de cohérence. Au final, jamais les ateliers n'ont été aussi bons que lorsque la place était donnée de s'exprimer sur ses envies, attentes, etc, et que l'animation se faisait par tous. C'est quelque chose à retenir aussi. Prendre le temps, poser les choses. Même ce qui semble évident. Sinon on prend le risque, consciemment ou non, de tomber dans l'instrumentalisation, du projet et des personnes.

Eloïse : Le sens, pour moi, c'est d'abord des relations humaines. Je me rends compte comment se retrouver ensemble et partager des moments peuvent nous aider, résidents comme occupants. C'est ça le plus important, je pense, les rencontres.

Un quartier dans un village
Lui-même dans une ville
Là où la vie palpite
Comme si on était dans la série *« Sous le Soleil »*
Ils ont suivi le sillage des anciens.
Hé oui !
Ce quartier est placé au fond du village.
Sans doute sombre comme ses habitants
Noir et invisible comme la nuit des temps.
Le volcan est brutale
Son cratère fait éruption
Comme si on attendait un album de Johnny Hallyday.
Les habitants ont décidé de dire ce qu'on essaie de vous montrer.
Hé oui !
Ce quartier de mon village n'est pas visible.
Un véritable labyrinthe pour y accéder.
Comme si on decodait le *« Da Vinci Code »*
Ou interprétait un tableau de Van Gogh.
Dès lors comment parler d'intégration
En expulsant certains habitants dans le fond du gouffre.
À tel point de faire tant de pérégrinations
Sans jamais parvenir
À cet endroit si parfait
Si cosmopolite si vivifiant
Si dense si radieux
Si ....
Récalcitrants contre toute forme de discrimination,
On se tend les bras pour dire non.
Cet endroit s'appelle la « Maison des médecins »

Yankhoba CISSE

Trajectoire

Je suis parti du Mali pour arriver au Maroc. Je l'ai bien vécu jusqu'à ce que je rencontre certains marocains. Souvent, nous autres, Africains nous sortions nous promener. Je voyais les Marocains qui faisaient semblant d'aimer les peaux noires. J'ai assisté à beaucoup de scènes de racisme. Au Maroc, c'était difficile de trouver un travail, et donc c'était d'autant plus dur de trouver de l'argent. Là où je vivais, à Rabbat, je prenais un seul repas par jour. C'était très dur. Alors j'ai quitté la ville pour allez en brousse. En brousse, il y avait beaucoup de noirs comme moi qui attendaient un embarcadère. Il y avait beaucoup de policiers. Souvent ils venaient nous chasser, cassaient tout et brûlaient même nos vêtements.

La vie là-bas se passait en communauté. On se cotisait pour s'acheter à manger par exemple. Je suis resté là-bas environ trois ou quatre mois. Le temps d'embarquer sur le zodiac afin de rejoindre l'Espagne. Comment s'est passée cette étape ? J'attendais mon tour chaque nuit, comme tout le monde. Avant de prendre la mer, nous pouvions attendre jusqu'à un mois. Nous le savions, et nous nous étions équipés d'eau et de biscuits en conséquence. Des passeurs faisaient l'appel afin de désigner ceux qui feraient la traversée. Les deux premiers essais, les policiers nous ont attrapés. La troisième a été la bonne. Après plus de neuf heures de traversée, des policiers espagnols nous ont interceptés et nous ont emmenés jusqu'en Espagne. Ils nous ont posés des questions puis ils nous ont enfermés dans une cellule. Sauf moi, parce que j'étais malade, donc je suis resté à l'hôpital quatre semaines entières où ils se sont bien occupés de moi. J'ai été ensuite transféré dans un camp à Grenade. Au bout de trois semaines, j'ai décidé de m'enfuir du camp car nous allions nous faire expulser. J'ai pris un bus à Bilbao pour arriver jusqu'à Bordeaux. Mais les gens qui nous ont emmené jusque là nous ont trahis car ils devaient nous acheter des billets pour Paris, mais ceux-ci ne sont jamais venus. Mon frère qui logeait aux Grands Voisins a dû me payer ces billets. J'ai pu enfin le rejoindre.

Quand je suis arrivé à Paris les gens se comportaient d'une façon qui est différente de chez moi. Ici les hommes et les femmes portent les mêmes habits. Je vois aussi des hommes et des femmes qui font des choses ensemble dans la rue. Ils sont moins pudiques que dans mon pays. Et puis, je trouve ça marrant de voir des gens qui s'occupent de leur chien comme si c'était leur enfant. Je vois aussi des Africains qui ont pris leur retraite et qui ne veulent pas rentrer au pays alors qu'ils ont leur famille là-bas. Je me demande bien pourquoi ils rentrent pas.

Les Grands Voisins c'est pas cool. On va dire qu'il y a des bonnes et des mauvaises personnes. Des gens qu'on a pas envie de voir des fois. Mais je marche beaucoup pour évacuer mes soucis. J'aimerais bien retourner à la Lingerie. J'y vais uniquement quand il y a des gens que je connais. Sinon c'est un endroit pour les Blancs pour qu'ils puissent se retrouver avec leurs copains et leurs femmes. La Maison des Médecins est un peu plus cool car les Noirs et les Blancs se fréquentent plus. Je m'y sens plus à l'aise, car on fait plus de choses ensemble. C'est cool ! Je pensais aussi que je serais seul avec mon frère. Mais on dort à quatre dans une chambre. C'est pas facile. Les gens ont plus ou moins les moyens de prendre des appartements. Je suis content de déménager dans le XIIIe arrondissement. On dit que c'est pas pareil, que les logements sont mieux là bas. Sinon pour l'avenir, j'aimerais travailler dans un restaurant. Mais je vois aussi qu'en France les jeunes travaillent beaucoup. Ils n'ont plus le temps de se poser sous les arbres, boire du thé et appeler leurs femmes.

Des visages, du communautarisme et de l'individualisme

Cela fait environ quatre mois que je suis arrivé aux Grands Voisins. Je partage ma chambre avec un ami. Avant ça, j'étais dans un autre foyer à Tolbiac. Je vivais là-bas depuis deux ans. Le changement est un peu difficile mais on fait avec. On cherche pas à comprendre, c'est les aléas de la vie. Il y a des travaux donc là on subit les conséquences du déplacement. Bon, je ne pourrais pas utiliser le mot de dépaysement, mais quand même. Quand on change de quartier, on change de fréquentations, d'habitudes. C'était un peu difficile pour moi, même pour avoir un contact avec les gens. J'étais trop réticent parce que… C'est un milieu que je ne connais pas. J'ai l'habitude de sortir d'ici pour aller à Saint-Michel. Là-bas, c'est mon lieu… C'était mon lieu. Mais j'ai toujours des fréquentations là-bas. Chaque week-end, on se retrouve entre amis. On prend le café ensemble, chacun prend ce qu'il veut. On discute de tout et de rien.

Ici, il y a un peu de réticences. Parce qu'ici les gens, bon… L'inconnu est toujours vu comme quelqu'un de… Souvent les gens ont tendance à se méfier parce qu'ils se disent « Non, ce gars là… Je ne le connais pas ! » Même pour te dire un petit bonjour, ils hésitent. Même s'ils te saluent, c'est du bout des lèvres. Cela ne fait pas chaud au cœur ! Si tu tiens vraiment à saluer quelqu'un, il faut le faire ouvertement. Il ne faut pas se sentir obligé ! Par contre, dans le 13e, c'était niquel ! On se connaissait. Je ne dis pas qu'ils sont mieux que les gens d'ici. Mais en tout cas, là-bas je me retrouve. Ici, je me retrouve un tout petit peu.

Ici, il y a la tranquillité. Mais moi je suis habitué à des ambiances plus animées. Je suis quelqu'un de sociable. Là où il n'y a pas de bruits, je ne me sens pas bien. Pour se sentir à Paris, il faut sortir d'ici - si ce n'est le week-end. Il y a des festivités et je me réjouis un tout petit peu. Là, je sens qu'il y a de la vie quoi! Mais en tout cas ici, tout le monde se respecte. C'est la moindre des choses.

La méfiance, je ne la sens pas qu'envers moi. Je la lis à travers les visages. Je la vois. Tu sais, dans la vie, pour aller à la rencontre de quelqu'un, cela dépend de son visage. Cela dépend du visage que tu lui montres. Il y a un proverbe sénégalais qui dit « Le visage d'un être humain définit tout ». Parce que ton visage peut devenir une prison pour l'autre. Ta façon de le regarder. Si je te vois là-bas avec le visage fermé, je n'oserais pas te parler. Je me demande ce que tu as ou si c'est ta nature. Si je vois que tu es fermé, je vais me méfier à mon tour. Je fais comment pour te parler si je pense que tu n'es pas ouvert ! Parler à un inconnu, c'est difficile. Tu ne sais pas la réponse que tu vas encaisser. Essayer d'aborder quelqu'un, de créer une amitié entre lui et toi, c'est tout un tas de problèmes ! On ne parle pas à n'importe qui, il faut choisir.

J'ai senti et j'ai vécu ces regards sur moi. Mais le fait de l'avoir vécu avec quelques personnes ne m'amène pas à généraliser. Pas tous. Mais quand même, ça existe. Je le vois. Là où il y a des réticences, il y a de l'ouverture à côté. C'est la vie, on ne peut que faire avec. Dans mon cas, ces regards ne me posent pas de problème. On ne peut pas être aimé par tout le monde. C'est normal. Indélébile. Et on ne peut pas être détesté par tout le monde. Ça fait partie de la vie.

Il y a des personnes qui disent que Coallia est un foyer communautaire. C'est complètement faux. Chacun est libre de penser ce qu'il veut. Je ne vais pas juger. Mais il n'y a pas qu'une seule communauté. Il y a des gens qui vivent avec nous qui ne sont pas de la même origine. Il y a plusieurs nationalités. Si tu ne fais pas partie de notre communauté, tu ne peux pas venir ? Non, tout sauf ça. Vouloir, c'est pouvoir. Si tu veux venir, tu vas venir. Coallia est une association parmi tant d'autres. C'est une association qui gère des problèmes que l'on ne pourrait pas gérer chacun de son côté. Si c'était une sorte d'individualisme, cela ne mènerait nul part. Coallia est une association. Si quelqu'un veut adhérer, il peut le faire. Si tu le veux, à toi de voir. Certains disent que nous sommes communautaires. Ici on stigmatise les minorités et le mot communauté. On aime donner des leçons, mais on n'aime pas en recevoir ! Moi, je vis ma vie comme je le pense. Et cette liberté de vivre devrait être la base de toutes les démocraties. Cela devrait être le cas, mais ça ne l'est pas.

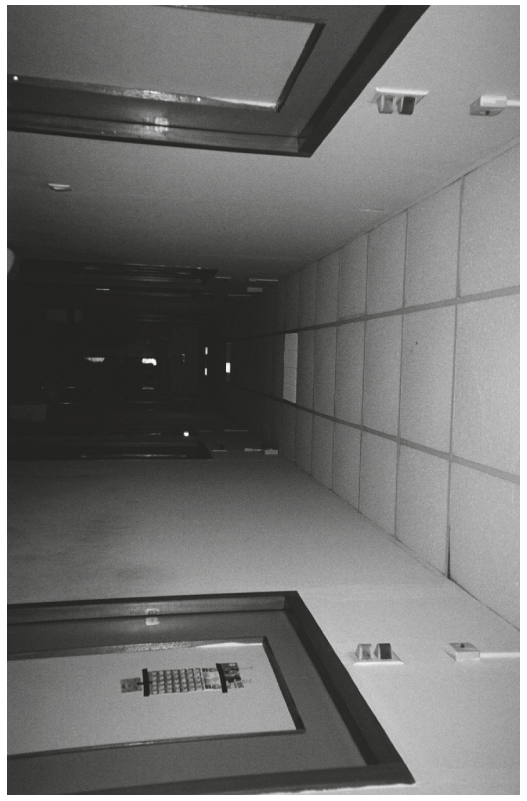
Je suis d'origine africaine. Les enseignements africains que j'ai reçus de mon père et de ma mère me font dire « pour moi, l'occident est trop individualiste ». Par exemple : vivre seul ? Je ne le ferais jamais ! Jamais ! Moi seul dans une grande maison de cinquante mètres carré ? Je tourne en rond ! Je vais devenir fou car je ne suis pas habitué à ça. On m'a éduqué à savoir partager. On partage tout. Je te dis : tout ! En Afrique, je vis avec mon père, ma mère, mes frères et sœurs. Mes sœurs quand elles auront l'âge, elles vont se marier. Elles iront chez leurs maris. Mais moi, je n'ai pas le droit de quitter la maison dans laquelle je suis né. Nous vivons en communauté. Il y a nos grands parents, nos oncles, nos tantes, nos cousins, nos parents, nos frères et nos sœurs. Il y a tout le monde. Et il y a ce respect mutuel que l'on se doit. Chacun à sa place. Dans cette communauté, se respect que l'on a … C'est comme si on se sentait toujours à l'aise.

Quand je sors du foyer, je peux aller au café. Vivre l'autre vie, celle que vous vivez. Cela n'a rien à voir ! Quand j'arrive à la maison, je vis une autre vie encore. C'est le vivre ensemble. Moi seul, je n'irais jamais manger quinze, vingt, trente euros par jour sachant qu'il y a quelqu'un à la maison qui n'a pas de travail. Il n'a pas mangé depuis ce matin. J'aurais honte. Je suis donc obligé de partager ce que j'ai. Malgré le fait que cela ne me suffise pas. Parce qu'ici on ne vit pas. On survit.

Si vous nous voyez ensemble, c'est parce que l'union fait la force. Les petits taffs qu'on fait, ce n'est pas la vie ! Tu paies ta chambre quatre cent euros. Plus le gaz, l'eau, l'électricité. Tu gagnes huit cent euros. Qu'est-ce que tu fais ? Tu survis. Mais, quand on est solidaire ensemble, on peut soulever des montagnes. C'est en vivant ensemble qu'on arrive à bien vivre.

Ici, je vois des gens jours et nuits. Des blancs. Ils se plaignent. Pourquoi ? Même si ils ont 2000€, ils vont se plaindre. Parce qu'ils ont une idée derrière la tête : le dernier smartphone, la dernière paire de chaussures. Par contre, moi je n'ai pas besoin de ça. Je vis selon mes capacités. C'est aussi ça qui différencie nos modes de vie. Par exemple, je peux porter un pantalon trois, quatre jours. Vous, vous ne pouvez pas. Ça vous saoule ! Le soir, je l'enlève. Si je vois qu'il est sale, je le lave, je le fais sécher et je le remets le lendemain. C'est ça la vie en communauté. Ou bien un frère est là. Je sais qu'il a beaucoup de pantalons. Je ne cherche pas à comprendre ! Sa valise n'est jamais fermée. Je prends le pantalon qu'il me faut, jusqu'à ce que j'aie les moyens de payer mes propres habits. Lui, il ne se plaint pas. Non, non, non… On partage tout, c'est ce qu'on nous a appris. Il y a un proverbe sénégalais qui dit « Une seule personne ne s'en sort jamais indemne ». Même les plus grands savants ont besoin d'aide.

C'est cette solidarité qui fait notre force. Elle fait que l'on survit. Mais les personnes vont dire « Ils sont communautaires. Ils sont trop méfiants. Ils ne veulent pas d'intrus chez eux. » Ce n'est pas une question d'intrus. Mon propre frère était dans le foyer. Il s'est marié à une blanche. Mais il a été obligé de quitter le foyer, car le foyer n'est pas fait pour une vie familiale. Tu ne peux pas y vivre avec une femme. C'est impossible. Il y a pas mal de personnes qui vivent dans ce foyer depuis une vingtaine d'année. Même ceux qui partent, reviennent nous voir. Chaque dimanche, nous nous retrouvons. Nous essayons de voir comment nous vivons, comment nous fonctionnons, ce que nous faisons, ce que nous avons réussi, où nous avons échoué. La vie, c'est dur. Notre seul secret c'est ça : être solidaire.



Je vous vois. Vous. Vous vivez seuls. À un moment donné, vous allez craquer. Si vous ne sortez pas, vous n'avez pas d'amis. Obligatoirement, vous sortez. Ce que vous n'avez pas chez vous, vous le cherchez dans des bars. Ils vous vendent ce que vous n'avez pas : la communauté. La solitude ça tue à petit feu. Vous vivez seul dans cinquante ou cent mètres carré. Vous préférez avoir deux, trois chiens. Toute la journée vous parlez avec vos chiens comme à des humains. Mais tu sais pourquoi ? Parce qu'il y a ce grand vide. La place d'un être humain, ce n'est pas un animal qui peut la combler. Non, jamais. L'être humain reste un être humain.

C'est pour cela que nous vivons ensemble. Même si je suis confronté à des milliers de problèmes, je les oublis. Le seul remède à tes problèmes, ce sont les autres. Si tu arrives à oublier tes problèmes, là tu vas trouver des solutions. Les problèmes on ne peut pas les éviter. On les affronte mais avec beaucoup de douceur et de patiente. C'est comme ça. Comme disait Jésus « Nul n'est parfait ». On est là. On essaie de se compléter. Ce complément, on tente de se l'apporter dans un sens positif. Ca va donner ces fruits. Pour conclure, si c'est ça qui s'appelle « communautarisme », je m'y retrouve. Beaucoup.

« Le soutien apporté par la Commission européenne à la production de la présente publication ne vaut en rien approbation de son contenu, qui reflète uniquement le point de vue des auteurs ; la Commission ne peut être tenue responsable d'une quelconque utilisation qui serait faite des informations contenues dans la présente publication. »

Co-funded by the Erasmus+ Programme of the European Union